



Présentation

Si l'on oublie pour un moment les divisions en champs disciplinaires et qu'on s'intéresse à ce qui fait sens dans la langue, on s'aperçoit aisément que tout converge vers le lexique. Les phonèmes (ou graphèmes) servent de matériaux vocaliques (ou scripturaux) pour donner une consistance aux unités lexicales, les morphèmes y apportent des contenus sémantiques non pourvus de connectivité combinatoire leur permettant de créer par eux-mêmes des énoncés. C'est seulement avec les unités lexicales que ce pouvoir connectif est acquis. Ainsi la langue devient-elle, d'un point de vue phylogénétique, dotée de l'ensemble des caractéristiques sémiotiques que sont la matérialité phonique (ou scripturale), les ingrédients sémantiques (contenus de nature lexicale et/ou grammaticale) et les possibilités combinatoires d'unités « concaténables ». Ces trois types d'unités occupent dans le langage le versant de la *langue*.

À l'autre versant, qui est virtuellement prévu par le premier, figure tout ce que la *production langagière* peut fournir comme énoncés, énoncés qui peuvent prendre toutes sortes de formes allant du syntagme au texte en passant par la phrase. De telles réalisations, qui ne relèvent pas du préconstruit de la langue, spécifique au premier versant, se distinguent par un ensemble de règles de réarrangement entre morphèmes lexicaux et morphèmes grammaticaux sous forme d'unités lexicales. De telles règles assurent deux fonctions essentielles : la bonne formation grammaticale des énoncés et leur ancrage référentiel. Même si l'on ne peut pas dissocier complètement ces fonctions dans une langue comme le français, il est toujours possible d'en avoir des cas prototypes : les déictiques assurent la référence, les constructions verbales, la bonne formation ; les désinences verbales, les deux (référence temporelle et bonne formation grammaticale).

Si le premier espace langagier est occupé par le premier versant et le second par la production langagière, l'on peut s'interroger sur la nature du type d'espace où se déclenchent les règles de bonne formation et de référencement. En d'autres

termes, il s'agit de savoir quand s'opère le passage de la virtualité de la langue à l'actualité des énoncés et où de telles opérations s'effectuent. L'hypothèse que nous avons défendue ces derniers temps (S. Mejri, 2023, 2024¹) consiste à poser l'existence d'une portion espace-temps comme *interface* entre le premier et le second versant de cette trilogie constitutive des espaces langagiers. Cette interface qui relève à la fois de la langue et de la production langagière constitue une zone de transition où le virtuel s'actualise (génération d'énoncés) et où l'actuel se virtualise (fixité de tout ce qui est lexicalisé ou grammaticalisé). Elle se distingue par une dynamique constante dont le siège est le *je*, agent de l'élocution et de l'interprétation. C'est le *moi* locuteur qui dispose de l'ensemble des préconstruits de la langue et qui déclenche, en tant qu'agent de l'acte de la production langagière, l'ensemble des processus d'actualisation.

Les messages qu'il cherche à transmettre (ou à interpréter) sont conçus sur la base de la structure universelle de la relation prédicative établissant des liens entre des entités appelées *arguments*. Le tout est schématisé comme suit : $P_{(a)}$; P le prédicat, et $_a$ l'argument. La relation $P_{(a)}$ s'inscrit dans une relation qui la subsume, celle du *je*, couramment appelée modalisateur (M), d'où la formule complète : $M P_{(a)}$ ². Le modalisateur est à la fois le siège du préconstruit de la langue, avec ses trois articulations, l'agent de l'élaboration de la relation prédicative et celui par lequel l'énoncé, formé à partir des unités constitutives de la langue et de la relation prédicative structurante, s'inscrit dans la référence, c'est-à-dire dans l'univers extralinguistique cristallisé linguistiquement dans le *je* qui est à la fois espace, temps et subjectivité.

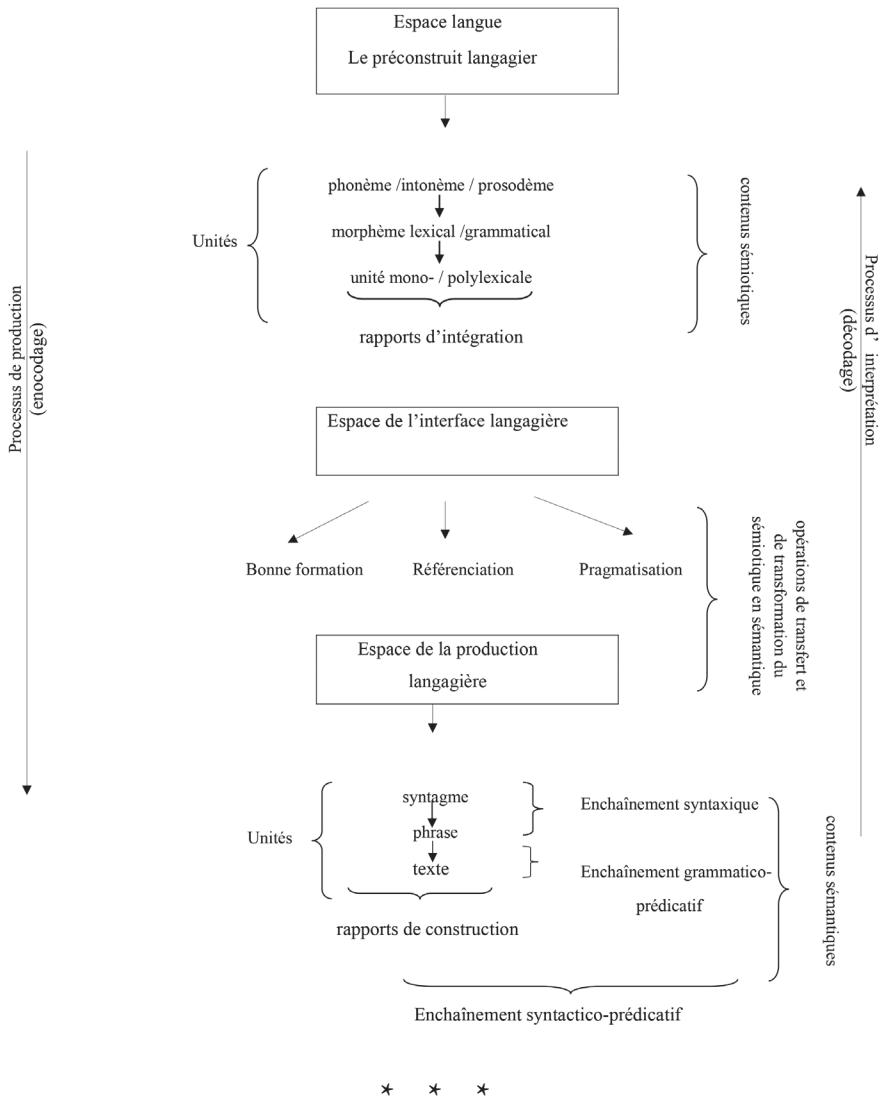
La relation prédicative qui comporte les trois fonctions primaires mentionnées *supra* sert d'assise conceptuelle très abstraite à des schèmes combinatoires faisant du cadre phrastique le lieu où s'élaborent les règles de la syntaxe propres à chaque langue. L'enchaînement des phrases selon les règles prédicatives et grammaticales donne lieu à des textes finis. Le tout peut être représenté comme suit :

¹ Mejri, S. (2023). Prédicats, sens, polylexicalité et figement : un parcours heuristique. *Neophilologica* 35, 1–40. Mejri S. (2024, à paraître). Psychomécanique et sémantique grammaticale. À propos du récent livre, *Le sens sous tension* d'Olivier Soutet. *ZFSL, Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*.

² Pour plus de détails, cf. les travaux de :

- Harris, Z. S. (1973). Les deux systèmes de la grammaire : prédicat et paraphrase. *Langages* 29, 55–81.
- Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages* 63, 7–52.
- Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français*. Ophrys.
- Martin, R. (1992 [1983]). *Pour une logique du sens*. PUF.
- Martin, R. (2021). *Linguistique de l'universel*. Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Figure : Les trois espaces langagiers et leurs unités respectives



Le présent numéro de *Neophilologica* fournit l'ensemble des ingrédients qui jalonnent le parcours du phénomène langagier que nous venons de décrire. Les contributions qui y figurent embrassent l'ensemble du double spectre disciplinaire et langagier. *Lexique*, *syntaxe* et *sémantique* sont croisés avec phonème, morphème, unité lexicale, phrase et texte. Ce croisement d'une double structuration par domaine et par type d'unité langagière donne à ce numéro toute sa

cohérence et toute sa pertinence. La cohérence renvoie à la complémentarité entre les différentes contributions qui viennent s'intégrer dans l'ensemble des espaces langagiers. La pertinence se vérifie à l'aune de l'adéquation entre le détail des phénomènes analysés et le canevas général résumé dans la figure *supra*.

Tout en s'inscrivant dans ce canevas langagier, les contributions de ce numéro se répartissent selon les objets d'investigation qui leur servent d'ancrage, dont nous retenons les cinq suivants : la polylexicalité, la dénomination, les catégories générales, la structuration textuelle et la mise en regard de plusieurs langues ou codes différents. Une telle répartition n'exclut nullement les interférences entre ces domaines.

La polylexicalité :

Il s'agit d'un phénomène massif dans les langues. Fruit d'un processus universel, le figement, la polylexicalité émerge dans la production langagière pour doter les langues, grâce au processus de fixité, de l'ensemble des unités polylexicales formées d'au moins deux mots (un mot = unité monolexicale). Qu'il s'agisse d'unités polylexicales de nature grammaticale comme la locution conjonctive *en attendant que* ou de nature lexicale comme *prendre la poudre d'escampette*, cet arsenal phraséologique constitue en réalité l'ossature du système linguistique. Il prend en charge les spécificités du système et véhicule par conséquent leur idiomaticité. Dans une langue comme le chinois, la polylexicalité s'exprime certes dans des unités lexicales formées de plusieurs mots comme les *chengyu*, mais également et d'une manière spécifique, elle prend forme dans son système scriptural, ancestral, comme le détaille Lichao Zhu à propos de la composition des caractères chinois. Bien qu'il n'y ait pas de correspondance systématique entre la graphie et la phonie, – c'est-à-dire tout ce qui est graphique n'est pas nécessairement prononcé –, la complexité des idéogrammes traduit une structuration sous-jacente impliquant une pluralité construite à partir de plusieurs traits « placés à l'intérieur d'un carré selon une composition graphique précise ». Les éléments intégrés dans cet espace scriptural sont porteurs de significations renvoyant soit à des catégories générales comme c'est le cas pour les *clefs*, sorte de classifieurs sémantiques du type « bois », « eau », etc. (cf. Zhu, note 10, p. 8³), soit des contenus lexicaux

³ L'ensemble des renvois concerne les contributions à ce numéro. Les pages sont propres à chaque article.

spécifiques comme dans *chevaucher*, *pédaler*, etc. qui figurent sous la clef « cheval ». L'analyse de Lichao Zhu vise un double objectif : comparer le système sinogrammique à celui des langues syllabiques pour souligner les spécificités sous l'angle des articulations des langues naturelles.

Si Lichao Zhu s'est intéressé au système idéogrammique du chinois, Jingyao Wu a privilégié la polylexicalité proverbiale telle qu'elle s'exprime dans cette langue, comparée à celle du français et de l'espagnol. Elle se sert de la notion de métaphore conceptuelle en tant que cadre cognitif permettant la catégorisation du monde. Situait la comparaison à un niveau d'analyse très abstrait, elle réussit à isoler l'universel partagé par ces trois langues et l'idiomatique spécifique à chacune d'elle. Se profile derrière les spécificités une dimension culturelle révélant une vision du monde propre à chaque communauté, « un mode de pensée » faisant des parémies « un outil d'argumentation » (cf. Wu, p. 1).

La problématique de la polylexicalité n'est pas limitée à ces deux contributions. D'autres auteurs l'ont évoquée sans en faire pour autant l'aspect fondamental de leur réflexion. Tel est le cas de Thouraya Ben Amor qui en parle à propos du défigement et de la modalisation et de Grair Magakian qui s'y intéresse en rapport avec la terminologie de l'intelligence artificielle (IA) (cf. *infra*).

La dénomination :

Il s'agit de la fonction sémiotique première des unités lexicales par laquelle un contrat sémiotique s'établit d'une manière durable entre un signe linguistique et un concept ou un référent. C'est par ce biais que les langues, notamment leur fonds lexical, s'enrichissent et se développent. La contribution de Magakian en fournit une illustration qui nous éclaire sur la dynamique dans laquelle s'inscrit le double mouvement du vocabulaire de l'IA qui migre progressivement vers la langue générale et qui épouse également le mouvement inverse. Même si l'auteur insiste sur la manière dont ces phénomènes sont perçus par les humains en pointant particulièrement « la connaissance très limitée de l'IA », et focalise sur « la question de l'humanisation » de la terminologie de ce domaine (cf. Magakian, p. 14), il construit sa démonstration sur l'analyse d'un échantillon de séquences polylexicales comme *neurone artificiel*, *langue naturelle*, *traitement automatique des langues*, etc.

La dénomination est également abordée par Mieczysław Gajos qui aborde la question des noms propres dans les textes des chansons d'Édith Piaf. Comme on

le sait, le nom propre se distingue du nom commun et s'y oppose par le caractère étroit de son extension et le caractère large de son intension. C'est pourquoi il serait plus pertinent de parler dans ce cas de désignation. Les noms propres désignent des entités extralinguistiques précises. D'où le caractère rigide de ce genre de dénomination. L'auteur sélectionne 231 textes des chansons de Piaf et se fixe comme objectif de dresser une typologie détaillée des noms propres qui y figurent. Cette typologie comporte des noms de familles (« paronymes »), de pays (« coronymes »), de villes (« urbonymes »), etc. Derrière cette analyse se profile leur intérêt didactique dans un contexte de FLE : outre les dimensions linguistiques certaines que ces noms comportent (l'emploi des déterminants, des prépositions, etc.), il faut attirer l'attention sur leur richesse en matière de contenus culturels liés à leur intension : événements, connotations, histoires, etc. Cette contribution peut être rattachée également à la structuration textuelle par le biais des fonctions stylistiques de ces noms (*cf. infra*).

Les catégories générales grammaticalisées :

Si les noms se distinguent par leur fonction sémiotique principale, la dénomination, certains morphèmes, unités lexicales et opérations énonciatives se chargent de l'expression de catégories générales comme la notion d'« anti-exhaustivité » retenue par Antonio Pamies. Optant pour une approche onomasiologique, il définit cette notion et cherche à en analyser les différentes manifestations dans plusieurs langues comme le finnois, l'estonien, le basque, le latin, le hongrois, le turc, le polonais, le français, l'italien, l'espagnol, le catalan, l'anglais, le russe, le chinois, le roumain, etc. Définie par rapport à son corollaire, l'exhaustivité, en tant que « pluralité maximale de référents comptables ou totalité d'une masse indivisible », l'anti-exhaustivité est la « faculté d'y sélectionner un sous-ensemble spécifique [...], faculté de créer dans le discours un sous-ensemble d'une espèce, par extraction d'un échantillon de ses spécimens ». Recourant à la notion de métaphore grammaticale, l'auteur illustre ce phénomène par une panoplie d'exemples. Le partitif n'en est qu'un cas ; l'auteur y ajoute les cas du génitif, de l'élatif et de l'ablatif. D'autres phénomènes qui s'y rattachent sont détaillés par le menu : l'omission du déterminant, la négation, l'adjectivation, l'ordre des mots et l'aspect verbal. La précision de l'analyse, l'abondance des illustrations et la comparaison des langues inscrivent cette contribution tout naturellement dans la linguistique générale, montrant en même temps la diversité des

marques linguistiques mise au service de l'expression des mêmes catégories générales.

Une telle conclusion s'applique aisément aux contributions de Leila Hosni et de Thouraya Ben Amor qui privilégient la catégorie de la modalité : l'une l'aborde sous l'angle de l'anaphore axiologique, l'autre à travers l'implication de l'énonciateur lors des opérations de défigement qu'il met en place (*cf. infra*).

La structuration textuelle :

Le texte étant le lieu privilégié de la prédication (*cf. supra*), Leila Hosni détaille dans sa contribution l'un des éléments structurant le texte, le mécanisme anaphorique. S'inspirant des trois fonctions primaires, elle analyse un type particulier d'anaphores, celles qui ont une dimension axiologique traduisant la subjectivité de l'énonciateur. Comme ce type d'anaphore assure au moins deux fonctions, la reprise et la modalisation, l'auteur en analyse le caractère complexe et détaille l'enchevêtrement des liens créés entre l'anaphore et le support auquel elle renvoie. Ainsi, la modalisation apparaît au niveau de la totalité du texte comme un prédicat cadratif dans lequel s'inscrivent l'ensemble des enchaînements prédictifs formant son contenu global. Un tel prédicat cumule à la fois une sorte de moule-cadre de nature cognitive « coloré » par une subjectivité venant renforcer l'empreinte de ce canevas grâce auquel émerge l'entité textuelle.

Hanna Połomska cherche de son côté la caractéristique textuelle dans un aspect formel : la répétition. Travaillant sur des textes de Wiesław Myśliwski traduits en français et en espagnol, elle cherche à mesurer le degré de préservation des répétitions dans les textes obtenus dans ces deux langues d'arrivée. Elle montre par là que loin d'être de simples tics langagiers, les répétitions jouent un double rôle de marqueur de style et d'oralité. Préserver un tel marqueur, c'est tenir compte de l'un des traits qui fait la spécificité des textes de cet auteur. Vu sous cet angle du système langagier en général (*cf. supra*), cette contribution permet de valoriser la part du phonologique et du prosodique dans la production du sens au niveau textuel.

Toujours au niveau de la structuration textuelle, Anissa Zrigue aborde la question, tout comme Leila Hosni et Thouraya Ben Amor, sous l'angle de la prédication. Considérant que les unités de la troisième articulation du langage sont le lieu privilégié où se concentrent les prédicats virtuels, elle montre comment s'opère l'interaction entre ce type d'unités avec les « méta-programmes » de la

« programmation neurolinguistique » (PNL). L'adéquation entre le contenu de ces programmes et le choix des thématiques qui se dégagent des séquences lexicales choisies, récapitulées dans plusieurs tableaux, assure leur efficacité selon le profil des personnes prises en charge dans le cadre de ces PNL (*cf.* référentiel des prédicats virtuels, auditifs, kinesthésiques). D'où la nécessité de mise en place d'un référentiel lexical pour les praticiens de la PNL, référentiel assurant une meilleure structuration des programmes.

Tel est également le fil conducteur de la fonction des noms propres dans les textes des chansons de Piaf : Mieczysław Gajos a réussi à dégager l'unité textuelle au niveau de la totalité de son corpus, pourtant constitué d'unités discontinues, les 231 textes. Les noms propres y jouent le rôle de marqueurs de continuité venant contrebalancer la discontinuité textuelle du corpus.

Il en est de même chez Thouraya Ben Amor qui nous invite au cœur de la scène d'énonciation où se forge le discours : elle détaille les mécanismes énonciatifs à l'œuvre lors des opérations de défigement, où l'on assiste à un dédoublement où se superpose le dit et la façon de le dire, c'est-à-dire une stratification prédictive. Loin d'être une simple déformation formelle, le défigement est présenté comme une opération complexe qui implique des catégories ontologiques imposées par un nouvel ancrage énonciatif favorisant toutes sortes de manipulations des fixités propres aux séquences faisant l'objet de défigement. Parmi elles, l'auteur focalise sur la dimension aspectuelle montrant par-là que le défigement est également un facteur de modalisation faisant du point de vue de l'énonciateur un enjeu essentiel dans la structuration des énoncés.

La mise en regard de plusieurs systèmes sémiotiques (langues et codes) :

Les contributions que nous avons évoquées jusque-là, à l'exception de celle de Pamies, s'inscrivent dans une perspective principalement monolingue. Les trois dernières contributions, celles d'Aleksandra Paliczuk, d'Ilona Cieślak-Śliż d'un côté, et celle de Katarzyna Gabrysiak et Alicja Hajok, de l'autre, portent sur plusieurs langues. Les deux premières confrontent dans une perspective comparée et contrastive des systèmes linguistiques différents (l'italien et le polonais pour Paliczuk et l'espagnol et le polonais pour Cieślak-Śliż). L'une traite du rôle des prépositions dans la perception du monde à travers chaque langue dans le cadre de la linguistique cognitive, l'autre a pour objet la temporalité et l'aspect à travers

l'analyse du verbe polonais *pisac* et ses équivalents espagnols. Les deux contributions réussissent à isoler ce qui est strictement idiomatique de ce qui est partagé, révélant ainsi des mécanismes langagiers profonds dépassant les particularismes de chaque langue.

La confrontation entre les systèmes langagiers est mise à l'épreuve également dans la contribution de Gabrysiak et Hajok qui s'intéressent à la traduction intersémiotique, c'est-à-dire la traduction en langue, des images et des mimiques portant sur les émotions en contexte de « transcription de l'audiodescription de la première saison de la série française *Lupin* » (cf. Gabrysiak & Hajok, p. 3) pour un public de personnes non ou mal voyantes. L'émotion choisie étant la *joie*, les auteurs s'appliquent à analyser les contenus prédicatifs que ce type de traduction réussit à transférer des images et des mimiques vers un support textuel, montrant par là que les langages, qu'ils aient la forme de langues naturelles ou de codes visuels et vocaliques non linguistiques (comme la musique), ont pour fonction principale de produire du sens, c'est-à-dire un contenu prédicatif transférable d'un code à un autre.

* * *

Arrivé à la fin de cette présentation, le lecteur est en droit de s'interroger sur la cohérence générale entre la conception tripartite des espaces langagiers et l'ensemble des contributions de ce numéro. Si l'on se réfère à la figure des espaces langagiers et leurs unités fournies *supra*, et qu'on en inverse la lecture en allant du bas vers le haut, on comprendra que les systèmes langagiers, qui ne peuvent être abordés qu'à travers des échantillons de la production langagière, conduisent inéluctablement vers les trois articulations du langage sans lesquelles aucune réalisation discursive ne serait possible. Peu importe le bout par lequel on aborde le système langagier (la dénomination, la structuration textuelle, les manipulations énonciatives, les catégories générales, etc.), l'orientation des investigations se fait selon une montée des faits empiriques vers le modèle interprétatif que l'on se fait de la langue. La différence entre un modèle et un autre réside dans leur pouvoir explicatif et leur degré de généralité. Cette manière de concevoir le système langagier en trois espaces rejoint en quelque sorte d'autres modèles comme celui de la psychomécanique (cf. O. Soutet, 2022⁴). Ce numéro est une belle illustration

⁴ Soutet, O. (2022). *Le sens sous tension : psychomécanique et sémantique grammaticale*. Champion.

du besoin de la linguistique en approches intégratives conçues en dehors de l'enfermement théorique pourvu que l'analyse des faits langagiers (empiriques) soit pertinente. Nous espérons que ce numéro de *Neophilologica* y contribuera.

Salah Mejri
Université Sorbonne Paris Nord